

L'apport des Polonais dans la région du Nord

Janine Ponty

Résumé

Au mieux seconds du classement numérique des étrangers en France , les Polonais se caractérisent par une présence discrète. Ils furent très nombreux dans les mines du Nord durant l'entre-deux-guerres, et leur apport économique à cette région a été déterminant. Cependant, c'est au palmarès des équipes de football que leurs noms, jugé trop longs et imprononçables par les Hexagonaux, se sont illustrés le plus brillamment.

Citer ce document / Cite this document :

Ponty Janine. L'apport des Polonais dans la région du Nord. In: Hommes et Migrations, n°1221, Septembre-octobre 1999. Immigration, la dette à l'envers. pp. 73-83;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.1999.3386>

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1999_num_1221_1_3386

Fichier pdf généré le 27/02/2019

L'APPORT DES POLONAIS DANS LA RÉGION DU NORD



Au mieux seconds du classement numérique des étrangers en France, les Polonais se caractérisent par une présence discrète. Ils furent très nombreux dans les mines du Nord durant l'entre-deux-guerres, et leur apport économique à cette région a été déterminant. Cependant, c'est au palmarès des équipes de football que leurs noms, jugés trop longs et imprononçables par les Hexagonaux, se sont illustrés le plus brillamment.

par
Janine Ponty
Centre d'Histoire
contemporaine
de l'Université
de Franche-
Comté, Besançon

Il convient de s'interroger sur le sens de la démarche, car raisonner en termes d'apports ne va pas de soi. Celui qui accomplit un exploit scientifique, sportif, ou autre, contribue au renom de son pays, voire de deux pays à la fois. Prenons Marie Curie : savante hors pair, deux fois prix Nobel, Polonaise mariée à un Français et par voie de conséquence portant un nom français facile à mémoriser, elle est, en fait, autant célébrée à Varsovie qu'à Paris. Dans le cas d'un héros particulièrement connu, le simple fait que le hasard l'ait fait naître en un lieu donné colle à l'histoire du lieu : ainsi Victor Hugo, infiniment moins bisontin que Fourier ou Proudhon, mais beaucoup plus souvent cité à propos de Besançon que les deux autres. Hugo honore la ville, alors qu'il n'y a presque pas vécu et jamais écrit. Ici, l'apport se mesure en termes de notoriété. Il va de soi que nous n'enfermerons pas les Polonais dans la région du Nord, même si majoritairement, ils s'y sont enracinés.

Différent est l'apport collectif, légué par des anonymes qui travaillèrent et vieillirent en un espace donné : nullement notoire, difficile à cerner et, en tout cas, à quantifier. Traiter d'apport suppose certaines précautions méthodologiques car, si nous sommes certains que ces gens ont contribué à la vie locale, comment savoir ce qu'il en serait advenu sans leur présence ? En outre, comment éviter de verser dans le travers qui consisterait à focaliser sur eux et à grandir leur rôle à l'excès. Le risque s'accroît pour un groupe immigré étudié tout au long d'un siècle, soit sur quatre générations. Au début clairement identifiable, il se dilue avec le temps par le triple effet des glissements de nationalité, des mariages mixtes et de la mobilité géographique.

Ils sont discrets, les Polonais de France. Si discrets qu'on tend à les oublier. Ils n'ont jamais eu le privilège de la première place au classement des nationalités étrangères, à la différence des Italiens, en tête de 1901 à 1961. Les Polonais se placèrent tout de même en

second pendant l'entre-deux-guerres et jusque vers 1950. Mais parle-t-on du second ? Pour donner un exemple des migrations d'antan, le recours aux Italiens devient une habitude, celui aux Polonais, une exception.

UN GROUPE NATIONAL CONCENTRÉ SUR UNE RÉGION

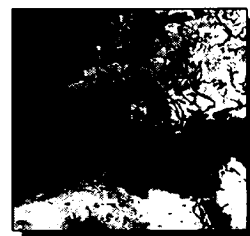
De plus, la Pologne eut le malheur de se retrouver de l'autre côté du "rideau de fer". Elle aussi, on l'oublia, la traitant globalement comme "un des pays du bloc de l'Est". De ce bloc, pendant la Guerre froide, ne partaient que des opposants au régime, relativement peu nombreux. L'immigration au sens propre du terme, c'est-à-dire le flux d'entrants, se présente comme une parenthèse largement ouverte en 1919 et subitement refermée vingt ans après. D'autres groupes étrangers plus récents ont fait reculer de rang en rang les ressortissants polonais en France au point que, aujourd'hui, ils apparaissent souvent, dans des présentations statistiques, à la rubrique "Autres nationalités européennes". Officiellement, ils dépassèrent le demi-million en 1931 pour ne plus atteindre que 35 000 à l'heure actuelle, après une régression régulière⁽¹⁾. Dans les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais qui constituent la région du Nord, ils culminèrent à 192 000 en 1931, et en 1990 on n'en comptait plus que 11 800⁽²⁾.

Mais c'est mal raisonner. Le Polonais qui devient Français par naturalisation, celui qui l'est à la naissance en vertu du double droit du sol⁽³⁾, ou à sa majorité⁽⁴⁾, n'en demeure pas moins sur place. Français d'origine polonaise ou d'ascendance polonaise, qu'il cultive ou non sa "polonité", il représente un élément constitutif de la population de l'Hexagone, en particulier de la région du Nord.

Il est rare qu'un groupe national soit à ce point concentré dans un espace régional, surtout lorsque cet espace ne se situe pas dans le prolongement de sa terre natale. Certes, il y avait eu les Belges, un demi-million eux aussi vers 1880, dont les deux tiers pour le seul département du Nord. Mais c'était une immigration de proximité. Pas les Polonais, envoyés là par le jeu des besoins de main-d'œuvre en secteur minier, conjugués avec la répartition de l'extraction charbonnière en France : la moitié de la production venait du seul bassin de Béthune et un quart de celui du Nord, soit 75 % à eux deux. Or la densité de leur présence a engendré un phénomène particulier d'acculturation. Le Nord



*Depuis que l'activité minière a cessé,
les familles d'anciens immigrés
ont fait tache d'huile autour des corons.
si bien que les patronymes polonais
fleurissent à la devanture
des boutiques dans n'importe
quelle ville de la région.*



1)- De 423 000 en 1946 à 280 000 en 1954, puis 177 000 en 1962, 132 000 en 1968, 94 000 en 1975 et 65 000 en 1982 (source : SGF puis Insee).

2)- À l'heure où j'écris ces lignes, nous ne disposons pas des chiffres obtenus lors du recensement de mars 1999 ; ils seront encore plus faibles.

3)- Loi du 29 janvier 1851, art. 1er : "Est Français tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né", confirmé et renforcé par la loi du 26 juin 1889, article 1^{er}-8, 3^o.

4)- Par option, s'il est né en France de parents immigrés.

s'est, partiellement et en douceur, imprégné de "polonité", que ses habitants en soient conscients ou non. Depuis que l'activité minière a cessé, les familles d'anciens immigrés ont fait tache d'huile autour de leur base de départ que constituaient les corons, si bien que les patronymes polonais fleurissent à la devanture des boutiques, du garage automobile aux pompes funèbres, dans n'importe quelle ville de la région. Présence également repérable en consultant les pages de l'annuaire téléphonique : Adamiak, Backiel, Cizy, Gawron, Grzyb, Krauze, Kubiak, Lupa, Molnar, Musial, Nowak, Ozor, Prucnal ou Wesoly sont les noms tout aussi polonais que ceux terminés en -ski comme Adamczewski, Jazinski, Kowalski, Morawski ou Robakowski. Interrogé sur ce point, le passant répond : *"Michalak, c'est un nom de chez nous"*. Tout le monde prononce "Michalak" à la française, en insistant bien sur la dernière syllabe.

UN APPORT EN TERMES DE NOTORIÉTÉ SPORTIVE

Des noms trop longs ou jugés imprononçables ont été déformés ou raccourcis dans l'usage courant, parfois même de façon officielle. Raymond Kopa est né Kopaszewski. *"Tiens, Kopa est un Polonais !"*, avons-nous plusieurs fois entendu en ces temps de Coupe du monde de football. Kopa, bien sûr, et tant d'autres avant lui. Taper dans une boîte de conserve ou une boule de chiffons sur un terrain vague au pied du terril constituait le jeu préféré des fils de mineurs. Rapidement, s'ou-

Le Rapid Ostricourt (Nord) en 1933 : équipe de footballeurs polonais, avec leur entraîneur et leur responsable
Coll. Université de Lille 3



vrèrent des associations polonaises de "balle au pied", quitte à jouer entre elles ou contre des équipes de "chtimis" de la même localité. Au cours des années 30, les entraîneurs français repérèrent quelques garçons doués dont certains, gravissant les échelons, ont fini par intégrer l'équipe de France. Ce furent d'abord Stanis (de son vrai nom, Stanislas Dembicki), Ignace (connu par son seul prénom, alors qu'il se nommait Kowalczyk), Waggi (au lieu de Wawrzeniak). Après guerre, Bolek Tempowski obtint sa première sélection en 1947 et, dans les années 50, l'équipe de France devint polonaise comme jamais avec Léon Glowacki, Maryan Wisniewski, Édouard Kargulewicz (dit Kargu), Ruminski, Cikowski, Rodzik et, bien sûr, le célèbre Raymond Kopa. Né en 1931 à Nœux-les Mines dans le Pas-de-Calais, d'un père polonais mineur de fond et d'une mère également polonaise, il fut lui-même mineur à 14 ans et blessé à la main par le heurt d'une berline à 16 ans et demi, d'où deux phalanges sectionnées : *"Si j'étais né dans une famille aisée, si je n'avais pas eu le besoin vital, irrésistible, de m'évader de mon milieu, il n'y aurait probablement pas eu de Raymond Kopa, de Stade de Reims, de Real Madrid, d'équipe de France [...] Sans la mine, je serais devenu un bon joueur de football. Sans plus. Mais il y avait la mine. Je m'appelais Kopaszewski. Et pour m'en sortir, je n'avais que le football. Une motivation supérieure a fait se surpasser un petit galibot polonais pour devenir celui que les journalistes ont surnommé, les uns le 'Napoléon du football', les autres le 'meilleur joueur français de tous les temps'. Un peu excessifs, ces superlatifs me font très plaisir. Je les apprécie, je les savoure."*⁽⁵⁾

La carrière de Kopa, d'abord avant-centre puis ailier droit, aura été fulgurante et brève, comme souvent chez les footballeurs. Pour sa première saison internationale dans l'équipe de France, 1952-1953, sur sept matches disputés, il en gagne cinq et reste le seul joueur français à avoir gagné trois fois, à la fin des années 50, la Coupe d'Europe des clubs qui ne s'appelait pas encore la Coupe des champions. Lors de la Coupe du monde de 1958 en Suède, la France atteint les demi-finales et termine troisième, grâce à des joueurs offensifs tels Kopa, Fontaine, Piantoni, Wisniewski. Kopa s'installa à Angers, mais revint souvent à Nœux voir les siens. Chacune de ses visites électrisait la jeunesse sportive qui le recevait comme un gars du Nord. Discret, Raymond Kopa ne fréquente guère les plateaux de télévision. Pourtant, on le vit dans les tribunes en 1998 lors des grandes rencontres du Mondial.



*Dans les années 50,
l'équipe de France devint polonaise
comme jamais
avec Léon Glowacki, Maryan Wisniewski,
Édouard Kargulewicz (dit Kargu),
Ruminski, Cikowski, Rodzik et, bien sûr,
le célèbre Raymond Kopa.*



5)- Raymond Kopa, *Mon football*, Calmann-Lévy, Paris, 1972, p. 8-10.

Réservé lui aussi, Michel Jazy, qui ne cherche pas les interviews, n'a cependant pas refusé celle que lui proposa en 1998 l'équipe de la BDIC (Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre). Les visiteurs de l'exposition "Toute la France. Histoire de l'immigration au XX^e siècle" présentée pendant cinq mois à l'hôtel des Invalides, ont fait sa connaissance sur les bornes-vidéo où se déroulaient en continu les témoignages filmés. De la même génération que Kopa bien que légèrement plus jeune (né en 1936), de la même région (natif d'Oignies, autre cité minière du Pas-de-Calais) et du même milieu social avec père et grand-père immigrés mineurs de fond : *"Toute ma famille est polonaise. En famille, nous ne parlions que polonais et à la veillée, nous jouions aux cartes en polonais. Le jeudi, jour de congé alors, j'allais à l'école polonaise pour parfaire la langue [...] À l'école, on nous traitait de 'sales Polaks'. C'est là où j'ai commencé l'entraînement à la course à pied pour cavalier derrière les copains qui nous insultaient"*.⁽⁶⁾ Ce qui le mena à devenir champion d'athlétisme aux Jeux olympiques de Rome, en 1960.

On hésite à parler d'un autre coureur, Guy Drut ou "Fil de fer"⁽⁷⁾, né en 1950, également à Oignies, de père français, un mineur au milieu des Polonais et qui parlait leur langue. Également, de la nageuse Catherine Plewinski, que l'on dit savoyarde car, née dans le Nord, elle quitta la région avec ses parents, père polonais, mère française. Pourtant, elle y retourne régulièrement se ressourcer⁽⁸⁾. Encore davantage, de l'escrimeur Éric Srecki, né près de Béthune, champion du monde d'épée depuis 1995, surnommé "le Suédois" à cause de sa haute taille et de sa blondeur, et qui semble avoir coupé le cordon avec les origines polonaises paternelles. Ces joueurs qui se veulent à 100 % Français n'en représentent pas moins, tout ou partie, l'héritage obligé de l'immigration ouvrière polonaise de l'entre-deux-guerres. Affirmant ceci, nous encourageons le risque d'un reproche d' "ethnisation". Mais sinon, comment raisonner en termes d'apports ? Si la première génération, celle des immigrants eux-mêmes, campa sur ses valeurs traditionnelles, langue, nationalité, mariages endogamiques, réseaux associatifs, on serait bien en peine d'entendre le même discours chez ceux qui naquirent et furent élevés en France, même dans cette région du Nord où la "polonité" était plus puissante qu'ailleurs, où les enfants suivaient des cours de polonais jusqu'à l'école publique et préparaient leur communion solennelle sous la houlette d'un aumônier polonais⁽⁹⁾.

La troisième génération n'a plus besoin du football pour échapper à sa condition et les Polonais laissent la place, sur les stades, à des fils

6)- *Toute la France. Histoire de l'immigration...*
Catalogue de l'exposition,
Somogy, Paris, 1998 : extraits
de l'interview de Michel
Jazy, p. 111.

7)- Car *drut* signifie "fil de fer" en polonais.

8)- Interview réalisée par
Katia Mrowiec en 1993.

9)- Janine Ponty, *Polonais méconnus*, Public. de la Sorbonne, Paris, 1988, 474 p.

de strates migrantes nouvelles. Elle s'adonne à d'autres sports, dans une proportion à peu près identique à celle des Français dits "de souche"¹⁰. Par le choix de leur discipline qui n'a plus rien à voir avec la mine, Plewinski et Srecki sont exemplaires.

UN APPORT ÉCONOMIQUE DÉTERMINANT

Sans vouloir forcer la note, nous pouvons affirmer que les Polonais permirent à l'industrie française de fonctionner, puisqu'ils assurèrent l'essentiel du travail de fond dans les houillères à une époque où le charbon représentait 80 % des sources d'énergie utilisées.

En additionnant les effectifs du fond et du jour, le pourcentage de Polonais par rapport au total ouvrier des bassins du Nord et du Pas-de-Calais, déjà de 26 % en 1923, atteignit 34 % en 1930, demeura entre 29 et 30 % pendant la crise et représentait 25 % au début des années 50. Moyenne trompeuse, car les Polonais, relativement peu nombreux à la surface, étaient surtout affectés aux tâches du sous-sol : galibots, herscheurs, raccommodeurs, tous encadrés par des porions français. De 1921 à 1938, la proportion de mineurs de fond polonais resta stable, de 91 % à 93 % et ne laissa guère de place à d'autres, Français ou étrangers⁽¹⁰⁾. Le "chtimi" envoyé au fond se retrouvait immergé en milieu polonais et s'initiait à la langue, apprenant au moins les rudiments indispensables à l'exercice du métier. À l'époque, qui dit Polonais dit mineur de fond. Les registres de l'état civil des communes minières le confirment : "houilleur", le père de l'enfant que l'on vient déclarer, "houilleur" le jeune époux polonais et "houilleurs" polonais également les témoins des mariés.

Cette position numériquement dominante, ils la gardent longtemps. L'enquête de Girard et Stoetzel (1951-1954) en fait foi. Car il ne faudrait pas confondre le flux et le stock. On ne recrute plus de Polonais après la Seconde Guerre mondiale et même certains repartent au pays à l'appel du nouveau régime⁽¹¹⁾, mais ceux qui demeurent continuent de travailler pour atteindre les 30 années réglementaires qui leur donneront le droit de percevoir une pension de retraite. À moins d'accidents handicapants ou de silicose, ils prolongent même au-delà leur activité, puisqu'ils peuvent descendre au fond jusqu'à l'âge de 50 ans et que nombre d'entre eux débutèrent à 13 ans. Ils ont acquis alors un professionnalisme qui permet à quelques-uns de s'élever au rang de chef porion et de former les nouveaux arrivants, italiens (1946-1948) puis marocains et algériens. Aujourd'hui, au Musée historique minier de Lewarde, le visiteur muni d'un casque peut arpenter une galerie souterraine sous la houlette d'un guide, lui-même ancien mineur de fond ; parmi ces mentors, ceux qui por-

10)- Alain Girard et Jean Stoetzel, "Français et immigrés. L'attitude française. L'adaptation des Italiens et des Polonais." Ined, *Cahier* n° 19, 1953, tableaux statistiques, p. 446.

11)- Janine Ponty, "Les rapatriements d'ouvriers polonais, 1945-1948" in *Les Ouvriers en France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Éd. du CNRS, Paris, 1992, p. 71-80.

12)- Le Musée historique minier, installé sur le carreau de l'ancienne fosse Deloye, près de Douai, est le plus important musée de la mine en France : il présente 13 000 objets, 500 000 documents iconographiques et comprend un centre d'archives qui conserve 2,5 km linéaires de papiers des anciennes compagnies minières et des anciennes Houillères du Nord et du Pas-de-Calais.

tent un patronyme italien parlent le français avec un fort accent, à la différence de leurs anciens collègues aux noms polonais ; les premiers sont des immigrés arrivés après la guerre, les seconds, des fils d'immigrés nés en France⁽¹²⁾.

La fermeture progressive des mines eut raison de leur spécificité, plus encore que la volonté de leurs parents de les voir exercer une profession moins dangereuse. Ils glissèrent vers des métiers techniques et des emplois de la fonction publique que leur ouvrait la nationalité française, avant que la troisième génération investisse massivement les universités. Mais la majorité s'accroche à la région du Nord, tant à cause de pratiques familiales qui lient les générations entre elles qu'en raison des habitudes prises et d'un réel attachement à ce pays plat et gris, aux maisons de briques et aux terrils désaffectés.



Chapelle Saint-Joseph d'Oignies (Pas-de-Calais), lieu de culte desservi depuis 1992 par un prêtre de la Mission catholique polonaise et encore fréquenté, à ce jour, par des descendants d'immigrés. © Janine Ponty

En outre, bien que l'intelligentsia privilégie Paris, le pôle nordiste a su attirer, pendant ou après la guerre, des cadres venus de Pologne et soucieux de se rapprocher de leurs compatriotes. Pour prendre un seul exemple : en 1963, un jeune médecin de Varsovie fut invité à partir faire un stage dans un hôpital de l'Algérie socialiste ; il y connut sa femme, une pied-noir, et dès lors ne pensa plus retourner en Pologne ; ensemble, ils décidèrent que, quitte à s'installer en France, mieux valait choisir le Nord, marqué de "polonité". Comme lui, les ingénieurs, les avocats, ou les professeurs polonais d'un certain âge ne sont pas passés par la mine : venus en tant qu'étudiants ou exilés

politiques, ils ont fait le choix de la région et à présent y vivent leur retraite. Parti d'un groupe ouvrier, replié sur lui-même, l'élément polonais s'est développé, ouvert et a investi les différentes strates sociales. Mais peut-on encore parler d'une communauté d'origine nationale lorsque les mariages mixtes viennent brouiller le champ d'observation ? Exceptionnels avant 1939, mal vécus pour la plupart jusque vers 1968, ils sont depuis devenus majoritaires. L'intégration à la région s'en trouve renforcée.

UN APPORT DÉMOGRAPHIQUE CERTAIN MAIS IMPOSSIBLE À CHIFFRER

Quant à connaître le nombre de ces Franco-Polonais, la remarque qui précède prouve à quel point l'exercice est périlleux. On ne saurait considérer les enfants issus d'une union mixte comme autant de descendants des immigrés d'antan. Sinon, à ce jeu, celui qui aurait deux, trois, voire quatre grands-parents d'origine différente serait compté autant de fois. Dénouons les chiffres extravagants, qui ne reposent sur rien de scientifique mais font la joie des milieux associatifs polonais du Nord. Ni un million, encore moins un million et demi. Pour plafonner pareillement, il aurait fallu que les couples mettent au monde, en moyenne, de quatre à huit enfants. Réelle dans les années 20, une telle fécondité disparut ensuite. Les Polonaises alignèrent vite leur taux de natalité sur celui du milieu environnant, c'est-à-dire sur celui des femmes de mineurs du Nord et du Pas-de-Calais, supérieur au taux moyen français mais déjà en régression⁽¹³⁾. L'assimilation démographique précéda – et de loin – l'assimilation des comportements. Les moyens contraceptifs aidant, les familles ne dépassent guère, de nos jours, deux enfants.

Il est donc assez vraisemblable que les descendants du demi-million de 1946 pour toute la France, soit quelque 200 000 personnes pour le Nord-Pas-de-Calais, ont progressé au rythme de la population française tout entière, passée de 40 à 60 millions d'habitants, à condition de ne pas négliger l'apport des immigrations nouvelles dans ce bond de 50 %.

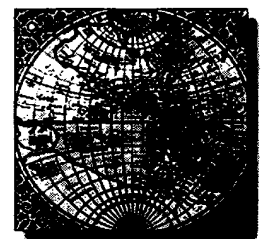
Délicat à évaluer, l'apport démographique polonais n'en est pas moins réel en région Nord. La situation se présente de façon toute différente dans la Lorraine du fer, autre zone de recrutement d'ou-



*Les mineurs polonais,
relativement peu nombreux
à la surface,*

*étaient surtout affectés
aux tâches du sous-sol :*

*galibots, herscheurs, raccommodeurs,
tous encadrés par des porions français.*



13)- Janine Ponty, *Polonais méconnus*, op. cit., p. 366-367.

vriers polonais au cours des années 20, mais sur fond d'immigration italienne préalable et majoritaire. Ils ne s'y sentaient pas chez eux. Soit ils glissèrent, leur contrat achevé, vers le pays de Montbéliard pour travailler chez Peugeot, soit ils gagnèrent le Nord à leur tour. Mieux vaudrait comparer, à une échelle beaucoup plus réduite, avec le bassin potassique de haute Alsace ou avec le secteur charbonnier de Montceau-les-Mines où vivent toujours bon nombre de descendants des mineurs polonais arrivés avant guerre ; sans doute, le fait qu'ils représentaient 80 % de la main-d'œuvre étrangère joua dans ce sens, favorisant le développement de la vie associative et le sentiment de recréer une "petite Pologne", sans pour une adaptation réussie.

Composante de la population du Nord, les Français d'origine polonaise y votent et peuvent s'y faire élire. Peu politisés à l'origine – à part une frange engagée aux côtés du PCF – mais légalistes, patriotes et admirateurs du général de Gaulle, ils commencèrent par porter leurs suffrages sur les différents avatars du gaullisme, RPF, UNR, puis RPR. Aujourd'hui, l'éventail de leur choix s'est diversifié et va des communistes au Front national en passant par le PS et les Verts. Toujours réservés, ils mirent longtemps avant de solliciter eux-mêmes les suffrages de leurs concitoyens. Le cap fut franchi il y a une dizaine d'années, et la nouvelle génération veut se prendre en mains, des jeunes femmes notamment. Mais, par voie de conséquence, ils n'ont encore que peu d'élus à des postes sensibles ; le Nord compte plus de Franco-Polonais dans les équipes municipales qu'à leur tête.



Sur les monuments aux morts, se lit la présence des fils de polonais : ici, à Libercourt (Pas-de-Calais), deux des cinq victimes de la Guerre d'Algérie.
© Janine Ponty

L'APPORT SUBTIL DE PRATIQUES CULINAIRES

Comme le sport, l'art de la table, longtemps délaissé par la recherche jugée sérieuse, a fait une entrée en force. Témoin, le thème retenu pour les deuxièmes "Rendez-vous de l'Histoire" qui se tiendront à Blois du 22 au 24 octobre prochains, avec pour objet l'histoire du goût.

À Paris, restaurants italiens, grecs, juifs, chinois, marocains abondent. Quel que soit le canal d'arrivée des denrées, souvent importées par des grossistes liés au commerce international, le restaurant, lieu particulièrement ouvert, permet à tous de s'initier aux habitudes culinaires de chacun. Rien de cela chez les Polonais du Nord. Les mineurs n'allaient pas au restaurant. Autant par tradition familiale que par manque d'argent, ils mangeaient chez eux. Aussi parce que la maison du coron allouée par les Compagnies houillères comportait, à l'arrière, un petit jardin. Les Polonais plantèrent choux, pommes de terre et oignons, élevèrent des lapins, des poules, quitte à acheter un peu de charcuterie, ainsi que la farine et le sucre nécessaires pour la pâtisserie. Dans un premier temps, seuls les Polonais consommaient des mets polonais et la senteur particulière du chou sur signalait au passant la maison d'immigrés.

Pas de restaurants polonais alors et guère davantage aujourd'hui. Ce sont davantage les produits de base que les plats préparés qui ont pénétré dans des foyers français. Et ceci, par différents canaux ; d'abord, l'épicerie polonaise du coron où la ménagère du Nord ne s'interdisait pas d'entrer dès avant guerre, puis les charcuteries polonaises plus spécialisées tenues par d'anciens mineurs ou des fils et filles de mineurs. Certains de ces commerces possèdent à présent plusieurs magasins dans les communes de l'ancien Pays noir et affichent fièrement : "Produits polonais", "Charcuterie polonaise". Ainsi Kuchaida, implanté à la fois à Lens, à Douai, à Loos-en-Gohelle, à Bruay-la-Buissière et à Villers Chatel près d'Aubigny-en-Artois. C'est chez lui, semble-t-il, que le chaland trouve la meilleure *metka* de toute la région : sans colorant, savoureuse, fabriquée par la maison qui joue sur le registre de la tradition et des procédés artisanaux. Dans le Nord, la *metka*, saucisse moelleuse mi-porc, mi-bœuf, hachée grossièrement et fumée se retrouve sur bien des tables. Mais là où la diffusion sort du champ originel, c'est lorsque les grandes surfaces, Shopi, Leclerc ou autres, ouvrent un rayon de produits polonais (avec étiquettes qui se veulent polonaises, mais à l'orthographe fantaisiste)⁽¹⁴⁾ et que les bouchers locaux fabriquent eux-mêmes quelques-unes des

14)- Janine Ponty, *Les Polonais du Nord ou la mémoire des coronas*, Éditions Autrement, Paris, 1995, p. 52-54.

spécialités qui, ailleurs que dans le Nord, ne trouveraient pas preneur, telles les *sosiski*, entendons par là les *parowki* de Pologne auxquelles les immigrés ont donné un nom imité du mot "saucisse" et que les "chtimis" sont bien près de franciser : un *sosiski*, des *sosiskis*. La pâtisserie polonaise subit, peu ou prou, le même sort ; des gâteaux de Pologne s'alignent sur les étagères à côté des mille-feuilles ; les noms se déforment, le goût aussi parfois.

D'abord considérés comme "inassimilables", tant par les autorités administratives que par la population locale⁽¹⁵⁾, les Polonais offrent de nos jours l'image d'une intégration particulièrement réussie, celle qui ne consiste pas seulement dans l'adoption de valeurs du pays d'accueil. Raisonner en termes d'apports et d'échanges culturels offre l'occasion d'inverser la proposition, de rendre au phénomène migratoire une de ses dimensions : l'enrichissement réciproque. ★

15)- Voir en particulier le rapport du préfet du Pas-de-Calais en date du 11 octobre 1929, AD Pas-de-Calais, M 6857.



.....

Dossier *Le Nord Pas-de-Calais. Une région à l'épreuve de la crise économique*, n° 1157, septembre 1992

Janine Ponty, "Les Polonais dans la Résistance en France"
Dossier *Aux soldats méconnus. Étrangers, immigrés, colonisés au service de la France*, n° 1148, novembre 1991

Janine Ponty, "L'immigration polonaise"
Dossier *L'immigration dans l'histoire nationale*, n° 1114, juillet-août-septembre 1988